

## LA COMÉDIE HUMAINE



I

—Tiens, c'est excellent Robichon ! Et comment que ça va, vieux farceur ?  
—Eh ! tout doucement.



II

—Et quelles bonnes nouvelles, Robichon ?  
—Hélas ! mon pauvre ami...  
—Quoi donc ?



III

—Ma pauvre femme...  
—Eh bien ?  
—Je l'ai perdue !

## LA PENSÉE

(Pour le SAMEDI)

A Monsieur X. M.

Dans l'herbe de la prairie  
Fraîche éclose du matin,  
Vois, ma corolle est flétrie...  
Ainsi le veut le destin !

Celui qui m'a ramassée  
M'a dit : sois à moi toujours !  
Bientôt il m'a délaissée  
Pour de frivoles amours !

De ma tige détachée,  
Pour l'homme ingrat et méchant  
Je suis la fleur desséchée...  
Le fétu qu'on jette au vent !

Pourtant mon âme était pure  
Comme un rayon de soleil,  
Quand se lève la nature  
Pour saluer son réveil !

Ici-bas ainsi tout passe !  
Vaines chimères, adieu !  
Prenant mon vol dans l'espace,  
Je m'en retourne vers Dieu !

LUMÈNA D...

## LA TOURTERELLE DE BEZONS

(Pour le SAMEDI)

Avez-vous été à Bezons ? C'est un petit village : vingt maisons de plâtre, groupées, blanches au soleil du midi, comme les blanches huttes d'Alger, avec des arbres aux environs, des arbres jeunes et frais qui reflètent dans la Seine, car la Seine est là, silencieuse, s'endormant sous leur ombrage. Marfontel y a placé le récit du moins équivoque de ses contes moraux, *les Bateleurs de Bezons* : tout le monde connaît cela.

A Bezons, il y avait une auberge, de mon temps, du moins, une petite auberge, très pauvre entre toutes. Je la vois encore avec sa porte basse et étroite, vermoulue au pied ; sa petite fenêtre à gauche, dont le vent faisait bruire les vitres de papier gris, et son *faisan doré* peint sur l'enseigne à la manière de ces vignettes pleines d'esprit que Henri Monnier dessinait sur le frontispice d'un roman vide de sens, pour affriander le lecteur ; car jamais faisán, mort ou vif, n'était entré au *Faisan doré*.

Cette auberge était, il est vrai, misérable à l'extérieur, et, à l'intérieur, maigre et peu attrayante ; mais si l'exiguïté de votre bourse vous donnait le courage de franchir le seuil, vous étiez séduit par une table fraîchement lavée ; un buffet de noyer tout reluisant, et trois casseroles de cuivre dans lesquelles en passant vous vous miriez.

C'est que la maîtresse était une Flamande, la propreté incarnée, jeune femme venue en France, elle était restée là, oubliée et triste, comme un oiseau de passage que l'hiver a surpris.

Elle n'avait plus de mari ; cependant une petite fille vivait avec elle, pâle et blonde, la sienne, disait-on ; sa nièce, disait-elle, puis une tourterelle qui leur appartenait à toutes deux.

Or, Tony et moi, grands garçons et jeunes, nous nous arrêtions là souvent, déjeunant d'une bouteille de vin du cru, et d'un morceau de fromage de Brie, sans plus. Le repas était mince, mais le pain ne manquait guère, ni l'appétit non plus ; et encore la tourterelle y trouvait sa bonne part, lorsque, dans l'assiette de Tony et de la mienne, tour à tour allongeant son joli cou cendré qu'ornait un collier noir, elle allait becquetant les miettes qu'on oubliait pour elle.

Son déjeuner fini, elle roucoulait un adieu, puis s'échappait vers sa maîtresse ou la petite fille, qui de la main flatait son dos lisse ou la baisait sur son collier noir.

Que de fois il nous vint en pensée de faire aussi déjeuner avec nous cette pauvre femme et la petite fille, qui, par intervalle et à la dérobée, nous regardaient manger ; heureux qu'elles nous trouvaient de pouvoir payer notre pain ! Mais la peur de les humilier nous retint toujours. Terrible chose que cet amour-propre qui craint de blesser souvent au point de n'oser offrir à manger aux gens dont la faim creuse le visage !

Encore si quelques passants avaient fréquenté la maison, un peu d'ai-

sance y serait entrée, le nécessaire du moins ; mais nous étions les seuls, et nous n'y venions pas tous les jours.

Je n'ai jamais passé, voyageur, devant une méchante auberge, sans être tenté de m'y arrêter, préférant laisser là trente sous, aux risques d'un repas de Spartiate, que de m'asseoir plus loin à la table d'hôte de quelque *Grand Cerf* dont le maître est plus riche que moi cent fois.

Ici mes trente sous tombent comme dans un abîme, inaperçus, ne produisant de sensation aucune.

Là c'est une affaire, un événement ; les hôtes s'entre-regardent, ils chuchotent, ils rient de joie quasi.

Ici on m'aperçoit à grand-peine ; j'y repasserais le mois prochain qu'on ne me reconnaîtrait pas.

Là n'ayez souci qu'on m'oublie jamais ; longtemps on parlera de moi ; on dira : Un monsieur vint qui dépensa un jour trente sous pour son déjeuner, à cette table.

Et puis cela fait tant de bien de songer que votre arrivée dans un logis y répand quelques moments de béatitude ! En vérité, les morceaux seraient bien mauvais s'ils ne semblaient pas excellents !

Je reviens. Un matin nous nous arrêtas à Bezons, comme de coutume, Tony et moi. Il y avait un mois qu'on ne nous avait vus au *Faisan doré*, et tout n'était pas allé pour le mieux pendant notre absence ; c'était la misère plus grande que devant : la jeune femme était souffrante, et la pâle petite fille avait encore pâli. En nous voyant, toutes deux se levèrent ; un faible sourire glissa sur leur visage comme un rayon de lune qui s'éteint sur deux nuages sombres.

La tourterelle, quittant l'épaule de la petite fille, voltigea vers nous. La pauvre bête avait bien faim, j'en suis sûr.

Tout cela nous serrait le cœur. Cependant nous demandâmes à manger. D'appétit, nous n'en avions guère, mais il nous fallait un prétexte honnête pour laisser quelques ressources dans cette maison et jeter un peu d'argent sur tant de détresse. La jeune femme hésita un moment avant de répondre : elle n'avait rien qu'un peu de pain ; de fromage, elle n'en avait plus...

—Pourtant, dit-elle, si... un pigeon ?

## ABONDANCE DE BIENS



Mr Rouleau.—Allons bon, ma pipe ! Tu ne peux donc pas te tenir tranquille, Gustave ?

La nourrice.—Monsieur veut-il prendre un peu ses trois petits derniers ?